



Le Berre Eugène : Né le 30-10-1870 à Quimper ; 1894, prêtre et maître d'étude à Pont-Croix ; puis vicaire à Loctudy ; 1897, vicaire à Saint-Louis de Brest ; 1919, recteur de Saint-Melaine de Morlaix ; 1927, hors diocèse ; 1929, chapelain à Plougasnou ; 1934, chanoine titulaire ; 1945, prêtre à l'hôtel-Dieu de Pont-l'Abbé ; décédé le 19-09-1948.

Étude : *Semaine religieuse de Quimper et Léon*, 1948 p. 466-470.

Une belle figure de prêtre. M. Eugène Le Berre, chanoine titulaire. Eugène Le Berre naquit à Quimper en 1870. Ses parents tinrent, rue Kéréon, la boulangerie la plus réputée de la ville. Justes et craignant Dieu, ils eurent la joie de voir deux de leurs enfants se consacrer au service du Maître : une religieuse et hospitalière de la Miséricorde, à Pont-l'Abbé, qui mourut jeune, et un prêtre éminent. Ses études brillantes, commencées au Likès, s'achevèrent au Petit Séminaire de Pont-Croix. « L'abbé » Le Berre entra au Grand Séminaire en octobre 1889. C'était l'année des « curés sac au dos ». Une infirmité des pieds était une cause de réforme. Il refusa de la signaler. A la caserne, il fut apôtre dès le premier jour. Le Foyer du Soldat, alors dirigé par M. Livinec, économiste du Séminaire, eut en lui un fidèle de plus.

Séminariste.

Au Séminaire, le talent d'organiste de M. Le Berre fut apprécié et développé par l'éminent canoniste et artiste M. Bargilliat, qui en vint à considérer le jeune abbé moins comme un élève que comme un suppléant perpétuel. M. Le Berre, en effet, encourageait les débutants de la schola grégorienne et de la musique vocale, menait son orgue (relique de Plougastel-Daoulas) avec autorité et tendresse, donnait aux festivités un surcroît de joie intime toute de ferveur, et remplaçait, à l'occasion, le grand distrait qu'était le maître. Il convient de signaler aussi la revue « Echo de la Tourelle », organe des abbés des cantons de Quimper et de Briec, qui se réunissaient, les jeudis de promenade, à Kerfoennec, route de Pont-l'Abbé, tout au haut de la villa, autour de la rampe circulaire du dernier palier. Ils y entretenaient la très large culture littéraire et artistique reçue à Pont-Croix, par des conférences sur des sujets variés, par des chants (même d'opéras), par la correspondance avec les « anciens » du groupe, déjà militants dans les paroisses, les missions, les monastères, et par la discussion des « comptes-rendus » des séances dus à la plume impartiale, érudite et caustique, du futur secrétaire de l'Evêché, J.-M. Pilven.

M. Le Berre fut le principal animateur de ces réunions.

En 1895, après un an passé au Petit Séminaire, en qualité de surveillant, avec son ami d'enfance, J.-L. Mayet, professeur de musique, M. Le Berre fut nommé vicaire à Loctudy. Il en fut heureux. Il aimait la douce église romane, la mer, « les bigoudens ». Il fonda un cercle d'études. Bientôt le presbytère s'anima de la vie des jeunes gens conquis par la bonté, l'art et la science du vicaire. Etudes rurales, sociales, religieuses, plain-chant et musique, tout allait de pair, pour le plus grand profit des jeunes chrétiens enthousiasmés.

Vicaire à Brest.

En 1897, l'apprentissage terminé, M. Le Berre fut nommé vicaire à Saint-Louis de Brest. Il allait pouvoir donner sa mesure. Le chanoine Roull, curé, disposait de vicaires d'élite. C'était la « grande équipe » dont le souvenir n'est pas encore perdu : MM. Le Dez, Joncour, Corre, Pape, Le Berre, bientôt MM. Gouchen, Calvez, Guermeur, etc. Il pouvait tout leur demander. La paroisse fut partagée en quartiers, chacun confié spécialement à un vicaire, selon la méthode, assez neuve alors, inaugurée par le curé d'Orléans, plus tard Mgr Gibier, évêque de Versailles. Les patronages, cercles d'études, cercles artistiques, sports et gymnastique, syndicats ouvriers de toutes professions, écho paroissial combatif, doctrinal, érudit, vivant, oeuvres de piété et de charité, conférences et contre-conférences... le travail durait les heures du jour, et combien d'heures de la nuit ! Les vicaires s'épaulaient l'un l'autre et « ça rendait ».

A quelque heure que M. Le Berre eût commencé son repos, à quelque heure qu'il dût célébrer la messe, dès 5 h. 1/2 du matin il attendait les pénitents, agenouillé devant son confessionnal. Son exactitude, sa bonté sans faiblesse, son sens pratique des situations, ne tardèrent pas à lui amener une nombreuse « clientèle » de travailleurs des deux sexes. Il y a un demi-siècle, le lever matinal n'effrayait guère ! Et puis, la langue bretonne gardait son rang. « Alors, a dit M. Le Berre, c'est en breton que se confessaient quatre sur cinq de mes pénitents. »

Les offices devinrent plus pieux, plus attirants. Les petits choristes, exercés avec autant de patience que de goût, leurs voix formées selon les méthodes éprouvées, le chant grégorien modelé sur les préceptes et les exemples de Solesmes, les cérémonies impeccables, tous portaient à la joie chrétienne comme à la prière filiale. Peu à peu des personnes du monde vinrent à considérer qu'une schola de voix adultes complèterait à ravir les splendeurs chantantes de St-Louis. Elles s'en ouvrirent au vicaire. Il accepta le surcroît avec son sourire habituel. Un règlement fut établi : catholiques et protestants, juifs et non pratiquants, tous pouvaient être admis, à condition de respecter dans leur vie publique et privée la religion qui accueillait leur vœu. La « Palestrina » fit pénétrer dans des âmes de bonne volonté quelque chose du sens chrétien, atténua des défiances, dissipa des malentendus. Elle procura par le canal de l'art religieux et par le respect affectueux que le prêtre cultivé, très doux et très ferme, inspirait à tous, des progrès dans la foi et la piété, voire des conversions au catholicisme.

Un autre moyen d'apostolat fut pratiqué par M. Le Berre, pendant la guerre 1914-18. Mobilisé comme aumônier de la place de Brest, il eut à s'occuper des militaires de toutes armes, de tous grades, de toutes provinces, qui affluaient dans les dépôts régimentaires, les hôpitaux, les services divers. On imagine le travail ! Assister à tous les départs collectifs aux armées, aux transferts, trop souvent aux enterrements ; s'occuper des malades, des blessés, de leurs familles ; correspondre avec les chefs de paroisse inquiets de leurs ouailles lointaines, et avec les habitués du cercle militaire retournés au front, etc... Le poste ne fut pas une sinécure ! M. Le Berre y ajouta « l'Union des Armes », bulletin extrêmement vivant, d'une tenue littéraire et surnaturelle fort distinguée, et si simple que tous en pouvaient profiter. Combien d'âmes élevées et sauvées par-là ! Mais quelle fatigue pour l'aumônier, surtout vers la fin !

L'après-guerre apporta quelque relâchement dans la vie quotidienne brestoïse. Il importait de parer à un certain affaîssement des consciences, et à la dissipation d'esprit. Une maison très estimée à Brest pour avoir élevé beaucoup des dames de la « société », songea que des conférences pourraient aider celles-ci à maintenir le niveau spirituel désirable, La Retraite du Sacré-Cœur décida de commencer « les Conférences du Souvenir » et de demander la première à M. Le Berre. Mgr Roull promit sa présidence effective pour toutes les séances. L'œuvre se maintint jusqu'en 1939 après

avoir fait donner près de 300 conférences par un groupe de brestois de grand talent aidés par des orateurs de renom : académiciens, évêques, amiraux, généraux, etc., etc... M. Le Berre ne voulut pas abandonner l'œuvre dont il avait assuré les débuts. Il donna deux soirées liturgiques, avec le concours des Céciliennes de la Retraite.

Recteur de Saint-Melaine.

Mais déjà M. Le Berre avait quitté Brest (1920). Une décision épiscopale l'avait nommé recteur de Saint-Melaine de Morlaix. Dans son nouveau poste, la réputation de sainteté qui le suivait de Brest ne fit que s'affermir. Les habitués de la première messe trouvaient toujours avant eux, à l'église, M. le Recteur qui terminait son chemin de croix quotidien vers 6 heures du matin. Chaque semaine, une bonne partie de la nuit du jeudi au vendredi se passait en prières au pied du tabernacle. La Congrégation des enfants de Marle, sous la direction de ce prêtre fervent, prit un nouvel essor. Cependant le nouveau recteur n'avait pas peur des initiatives hardies, et plus d'une fois on le vit porter la parole des Evangiles jusque dans l'intérieur des cafés ! Il organisa aussi des concerts de musique profane, et tout Morlaix se souvient encore de le voir à la grande Salle des Fêtes de la mairie, la baguette à la main, dirigeant un orchestre d'amateurs qu'il avait recruté lui-même dans la ville. Ainsi, les moyens les plus extraordinaires lui paraissaient bons pour établir des contacts avec les couches les plus diverses de sa population. Ce fut, à Saint-Melaine, l'époque des beaux offices. Certains des éléments de la chorale actuelle doivent leur formation à M. Le Berre. Il faut dire que le recteur était aidé dans sa tâche de maître de chœur par un vicaire M. l'abbé Odey, d'humeur primesautière, mais d'une grande compétence et surtout d'une bonté et d'un dévouement à toute épreuve. Le recteur s'effaçait volontiers, et le vicaire avait l'illusion d'accomplir le gros de la besogne. Un autre de ses collaborateurs, gravement malade, le supplia, un jour, de lui permettre de se retirer à l'hôpital pour ne pas encombrer davantage le presbytère. M. Le Berre ne répondit rien. Mais le lendemain, Mlle Hélène, sa dévouée cousine de Quimper, était au chevet du vicaire souffrant et par ses soins attentifs autant que par ses prières, finit par avoir raison du mal.

Autant M. Le Berre était charitable pour autrui, autant il était dur envers lui-même. A table c'était le régime sec. L'un des moyens qu'il avait imaginés pour réduire son corps en servitude était de se passer du chemin de fer et d'accomplir à bicyclette, des courses invraisemblables. C'est ainsi qu'approchant déjà de la soixantaine il allait à la Retraite, à Quimper ou en revenait, en moins d'une demi-journée. On croit que c'est à la suite d'un exploit de ce genre, qu'il fut victime d'un refroidissement et contracta une pleurésie qui l'obligea, en 1928, à résigner, ses fonctions de pasteur.

Sur le conseil de son médecin, il se retira à Nice où durant plusieurs mois il habita une maison modeste, mal commode pour un malade. Son esprit de pauvreté s'en trouvait bien. Il jouissait parfois de beaux concerts, en connaisseur et en prêtre. Cependant, sa robuste constitution lui permit de reprendre le dessus, et bientôt (1929), il put accepter un poste d'aumônier au préventorium de Pontplaincoat en Plougasnou. Inutile de dépeindre l'édification qu'il donna autour de lui, tant aux enfants qu'aux religieuses de l'établissement. Chaque année, le 25 août, on faisait le pardon de Saint-Louis et la petite chapelle de Pontplaincoat voyait affluer nombre de prêtres des environs que l'aumônier recevait ensuite à sa table avec une amabilité exquise.

Chanoine titulaire.

En 1934, M. Le Berre manifesta le désir de revenir à une vie un peu plus active. Mais Mgr Duparc jugea que le couronnement d'une si belle carrière ne pouvait être que le Chapitre Cathédral. Le

chanoine Le Berre rejoignit donc sa ville natale, où il continua à s'intéresser à diverses œuvres, davidées, guides, etc...A la mort de M. Le Roy (1938), il fut élu président des prêtres de l'Union Apostolique dont il faisait partie depuis peu de temps.

En 1945, il fut frappé de paralysie et dut se retirer à Pont-l'Abbé où il fut admirablement soigné par les Religieuses Augustines. Humilié dans son corps jusqu'au point de ne pouvoir exprimer sa pensée, le prêtre éminent et saint qu'était le chanoine Le Berre s'est peut-être, au soir de sa vie, offert en victime : il n'est pas téméraire de le penser. Alors que rien ne décelait une aggravation de son état, M. Le Berre s'est éteint brusquement le dimanche 19 septembre dernier vers 8 heures du soir. Ses obsèques ont été célébrées à la Cathédrale Saint-Corentin, le mardi matin 21, sous la présidence de Mgr Fauvel, évêque de Quimper en présence de Mgr Cogneau et d'un nombreux clergé.

*Semaine religieuse de Quimper et Léon, 8/10/1948 p.466.*